

## Personnages

<b>Salomé</b>	jeune veuve
<b>Pancratia</b>	sa suivante
<b>Léandre</b>	peintre
<b>Silvio</b>	aristocrate vénitien
<b>Artémise</b>	jeune fille patricienne
<b>Tibaldo</b>	aubergiste

*La scène est à Venise,  
à l'époque de Carlo Goldoni*

## Scène 1

*Une place de Venise, bordée de façades de maisons, avec au centre un puits. Il bruine légèrement. C'est la fin de la nuit. Léandre est seul en scène, assis sur la margelle du puits, son bagage, composé d'un sac de voyage et d'un gros paquet de toile grise d'où dépassent le haut d'un chevalet et un appuie-main de peintre, posé à ses pieds.*

*Au second plan, un café dont la terrasse n'est pas encore installée. A gauche, un canal étroit, que l'on devine au reflet de l'eau sur le mur. Au niveau du café, à gauche comme à droite, une entrée de ruelle.*

**Léandre** (*le visage levé vers la pluie qui s'apaise*). –

Enfin, j'y suis ! Venise ! Il y a si longtemps que je retrouve ton nom écrit sur le ciel à mon réveil ! Mais je n'avais qu'à refermer les yeux, j'ai déjà vu mille fois tes pierres grises disjointes, et j'ai marché dans tes rues bien avant de te connaître !

Et enfin tu m'es venue, dans l'émotion du voyageur qui pénètre dans une ville qu'il a par trop rêvée.

*Un couple formé de Salomé habillée en homme et de Pancratia drapée de noir apparaît au fond de la scène.*

Tu devras tout me dévoiler, et, tu verras, j'apprends vite ! Tes places, ta lumière d'argent, le son du clapotis de l'eau contre la nuit, le soleil qui s'insinue dans les ruelles les plus étroites, toute cette eau qui te caresse, je deviendrai cette eau-là, je m'en sens capable, n'importe quoi pour enfin t'appartenir !

**Salomé** (à Pancratia). – Un chevalet... Voilà peut-être l'homme qu'il me faut...

**Pancratia**. – Ce doit être un fou. Si la pluie le fait chanter, l'argent le fera rire

**Salomé**. – Ne vois-tu pas qu'il poétise ? Il se tresse une couronne avec les mots qu'il enchevêtre à plaisir, et le tout ne tient que par le fil aigu de ce qu'il croit éprouver. Un enthousiaste, quoi ! Eh, toi !

**Léandre.** – On m'appelle ?

**Salomé.** – Vois tu ici quelqu'un d'autre à qui parler ?

**Léandre.** – Un si noble seigneur ? Ah, que cette ville est douce en ses premières rencontres... Vous me faites l'honneur de vous adresser à moi, monsieur ?

**Salomé.** – Si fait ; je suis de ces gens qui aiment à interroger les voyageurs.

**Pancratia.** – Et aussi bavarder sous la pluie. Brrr, c'est fichu, mes os ne sécheront plus jamais, ce coup-ci.

**Salomé.** – D'où viens-tu, mon ami ?

**Léandre.** – De Westphalie, monsieur. Mais n'allez pas croire que j'y ai vu le jour. Je suis un italien, tout comme vous : né à Rome, j'ai longuement parcouru la péninsule. Mais un sort maudit semblait toujours m'interdire l'entrée de votre cité. Ma route m'a conduit dans la lointaine France, puis vers la triste Allemagne, dont je m'évade enfin. Et me voici, monsieur, au plus bel emplacement de la création, telle que les hommes l'ont complétée au cours des siècles !

**Pancratia.** – Quel enthousiasme ! Ne sens tu pas la puanteur qui remonte des canaux ? Ou tes pieds sont-ils si sales que leur fumet recouvre cette odeur-là ?

**Salomé.** – Paix, femme ! Ah, aimable voyageur, pardonne à cette vieille, elle n'a plus toute sa tête.

**Léandre.** – Il n'y a guère de mal. De toutes façons, je suis quelque peu insensible du nez. Par contre, j'ai de très bons yeux : elle est effectivement assez vieille, et ne risque-t-elle pas de fondre si elle demeure ainsi exposée à la pluie ?

**Salomé.** – Ta façon de parler me plaît, mon ami. Viens, l'aube se lève ; asseyons-nous à l'abri, le café ouvre ses portes (*on voit pendant ce temps Tibaldo qui est sorti, déroule un store puis place tables et chaises au dehors*). Et, d'ailleurs, la pluie s'arrête. Nous serons bien là pour bavarder.

**Léandre.** – Mais que fait donc dehors si tôt le matin un gracieux gentilhomme tel que vous en compagnie de cette sorte de duègne ?

**Pancratia.** – Hi ! Hi ! Hi !

**Salomé.** – Oh, c'est... ma vieille nourrice. Elle vit chez mon oncle, et se lève toujours tôt pour aller acheter les poissons les plus frais sur la Merceria. Je l'ai rencontrée par hasard, en sortant du Casino.

**Léandre.** – Le Casino, n'est ce pas là où l'on joue gros jeu ?

**Salomé.** – Si fait.

**Léandre.** – Et vous ne vous ruinez pas, là-dedans ?

**Salomé.** – Très lentement ; j'y mange pour le moment les revenus de mes revenus.

**Léandre.** – Vous devez en éprouver quelque chagrin...

**Salomé.** – Chaque fois on en sort, comment te dire, la tête vide et le dos fatigué ; et puis les cartes ne cessent de repasser devant tes yeux, et tu comprends à ce moment combien tu as vécu dans un autre pays que le tien, un royaume où ne comptaient plus que ces figures de rois et de reines, les valets qui font suite aux chiffres, et ces quatre as maudits qui ne se réunissent jamais. (*Léandre sort un nécessaire de sa poche*). Cette

sensation rare, tu dois évidemment la payer de quelques milliers de sequins. Voudrais-tu du tabac, mon ami, pour ta pipe ?

**Léandre.** – Vous êtes trop bon, monsieur. Mais, si ce n'est pas vous offenser, j'ai là du tabac à priser, et je serais honoré si...

**Salomé.** – Parbleu, je ne suis pas homme à refuser une prise !

**Pancreatia** (*bas*). – Hé, hé, attention !

**Salomé** (*bas*). – Il le faut. (à *Léandre* :) merci (*elle prend une pincée de tabac et se la fourre dans la narine*) ; hum, cela picote agréablement (*elle éternue très fort et se mouche*). Vraiment un délice.

**Léandre.** – C'est peut-être un peu violent pour vos narines délicates ?

**Salomé.** – Jamais de la vie (*elle éternue bruyamment à nouveau*). Excellent tabac ! A moi de te remercier, permets moi de t'offrir le café. Holà, aubergiste, apporte donc une cafetière et deux tasses ; et un chocolat pour Pancreatia.

**Tibaldo.** – Tiens, je ne connais aucun de ces deux jeunes gens. Madame Pancratia, vous êtes belle comme le jour.

**Pancratia.** – Votre servante, monsieur Tibaldo.

**Tibaldo.** – Donc, ce sera un chocolat. Et deux cafés pour ces messieurs. Bien. Très bien. Prendrez vous des petits gâteaux, ils sont tout frais du jour ?

**Salomé.** – Oui, nous les aimons trempés dans du marasquin.

**Tibaldo.** – Comme le font les dames ?

**Salomé.** – Quoi, te moques-tu, faquin ? (*elle se lève et dégaine à moitié son épée*). Moi, une dame ?

**Léandre.** – Eh là, monsieur, il n'y a pas d'offense.

**Pancratia.** – Seigneur Dieu !

**Tibaldo.** – Illustrissime, je vous en prie, ne vous fâchez pas, je n'ai...

**Salomé.** – C'est que nous autres, chevaliers vénitiens, nous n'aimons pas beaucoup être comparés à des femmes.

**Tibaldo.** – Sans offense, illustrissime, sans offense.

Votre noble personne n'a évidemment rien d'une femme. Je... je vais chercher le café.

**Pancratia.** – Et le chocolat, bien chaud !

**Léandre.** – Et les gâteaux, je meurs de faim ! Ah, monsieur, que vous êtes bon de m'inviter : je dois vous avouer que, tel que vous me voyez, je suis sans un sequin. La Westphalie est loin, et le voyage m'a coûté une fortune.

**Salomé.** – Que comptes-tu faire ici, à part chanter sous la pluie ?

**Léandre.** – Prendre quelque chose de votre soleil, monsieur, et le reproduire, si j'en ai le talent, à l'aide de mes pinceaux. Je suis peintre, voyez-vous. J'ai tant entendu parler des maîtres d'ici, que j'ai voulu les connaître.

**Salomé.** – Peintre ? Ah, c'est bien ce qu'il m'avait semblé, à voir ton attirail. Alors, oui, notre rencontre pourrait bien être un jour de gloire. Ecoute, voudrais-tu travailler pour moi ?

**Léandre.** – Monseigneur, j'en serai honoré.

**Salomé.** – Serais-tu expert en portraits ?

**Léandre.** – J'oserais dire que c'est là ma spécialité.  
En fait, j'ai payé mon voyage en exécutant pas mal de trognes bourgeoises !

**Tibaldo** (*revient, les bras chargés d'un plateau*). –  
Voici le café, illustrissime ; et le chocolat pour madame Pancratia ; et... et les gâteaux.

**Salomé.** – C'est bien, cesse de trembler, et voilà pour ta peine. (à Léandre) Et toi, mon ami, comment t'appelles-tu ?

**Léandre.** – **Léandre**, monseigneur.

**Salomé.** – **Léandre**...cela sonne bien pour un peintre. Allons, tu seras mon peintre ! Fais voir ta main ! Oui, tu as de jolis doigts pour tenir un pinceau comme il faut ; et, avec ces yeux là, tu dois savoir comment déchiffrer un visage.

**Pancratia** (*elle tousse*). – Hum, hum...

**Salomé.** – Qu'y a t'il donc, nourrice ? Ah, excuse-là, Léandre, c'est son asthme.

**Pancratia** (*plus fort*). – Hum, hum, HUM !

**Salomé.** – Bois donc ton chocolat, Pancratia, cela ira mieux. Et toi, mon peintre, que dis-tu de ces gâteaux ?

**Léandre** (*la bouche pleine*). – Excellents, monseigneur.

**Salomé.** – Ecoute, aujourd'hui, j'ai fort à faire. Retrouve moi ici même, ce soir, à six heures. Je te montrerai peut-être quelqu'un dont je veux que tu fasses le portrait. En attendant, promène-toi, regarde la ville, amuse-toi ; tiens, voilà deux sequins pour les passages et ton diner. Allons, nourrice !

**Léandre.** – Monseigneur, c'est trop de bonheur, merci ! A ce soir, donc. A vous revoir, madame Pancratia, serviteur.

*(Il se lève, réunit ses bagages et sort de la scène)*

**Pancratia.** – Votre servante, monsieur Léandre. (à Salomé) Décidément, votre défunt mari vous a laissé trop d'argent.

**Salomé.** – Crois tu qu'il en ait désormais l'usage, au fin fond du Tartare ?

**Pancratia.** – Madame, ne parlez pas ainsi. Monsieur votre mari, paix à son âme, n'est peut-être pas en enfer. Pour ma part, je le verrais plutôt au Purgatoire ; pour longtemps, bien sûr ; mais ce n'est quand même pas la même chose.

**Salomé.** – **Pancratia**, que dis-tu de mon peintre ?

**Pancratia.** – J'ai du mal à comprendre. D'habitude, dans cette tenue, vous évitez de vous adresser à des hommes.

**Salomé.** – Peuh, un artiste ! As tu vu comme la pluie coulait sur son visage, et qu'il ne s'en souciait pas ? Cet homme-là ne ferait pas de mal à une mouche.

**Pancratia.** – Il n'empêche. Je n'en puis plus, à mon âge, de ces nuits que je passe à vous escorter au casino ou au bal, tantôt en femme, tantôt en gentilhomme. Et vous qui dites que je suis votre nourrice ! Alors que nous n'avons pas vingt ans de différence d'âge.

**Salomé.** – Cesse donc de compter. Il est bon que parfois le Temps soit comme arrêté. Ah, la belle journée qui monte vers nous ! (*Elle s'étire*) Ressens tu comme moi ce frisson dans

l'atmosphère ? On a envie de conquérir le monde (*elle grignote*) ; et même (*elle tire son épée*) d'embrocher la lune !

**Tibaldo.** – Et voici d'autres gâteaux (*il voit l'épée hors du fourreau*) ; ouh-là ! (*il rentre précipitamment dans la boutique*).

**Salomé.** – Oui, Pancratia, parmi ces miriades d'étoiles qui s'éteignent, pour réapparaître plus brillantes ce soir, je suis certaine qu'il y a la mienne, dans un coin du ciel. (*Elle fait des moulinets avec son épée*). Celle-ci, peut-être, ou encore celle-là, qui file, regarde (*elle suit l'étoile de la pointe de l'épée et manque éborgner Silvio qui vient d'entrer*). Oh, oh, pardon...

**Silvio.** – Peste soit du maladroit ! Hola, paltoquet, ne pouvez vous prendre garde, avec cette rapière trop grande pour vous.

**Salomé.** – Oh, monsieur, je vous prie de m'excuser, je rêvais.

**Pancratia.** – Oui, monsieur, il faut lui pardonner, mon maître est un rêveur éveillé.

**Silvio.** – Dites moi, jeune homme, regardez un peu par là-haut (*il la prend par les épaules afin de l'orienter*) ; qu'est ce que vous voyez ?

**Salomé.** – Mais, le ciel, assurément.

**Silvio.** – Et cette boule jaune en son centre se nomme le soleil, et il a depuis quelque temps dissipé les étoiles. Et, à votre âge, avec vos petites épaules maigres, vous devriez être en train de dormir encore.

**Salomé.** – Monsieur, je suis de ces hommes qui brûlent la chandelle par les deux bouts.

**Pancratia.** – Seigneur, par les deux bouts !

**Silvio.** – Ah, oui ?

**Salomé.** – Viens, Pancratia, rentrons. (*À Silvio :*)  
Oui, et prenez garde, il est de ces chandelles qui peuvent vous éclater entre les doigts (*elle lui fait un pied de nez et s'enfuit, suivie péniblement de Pancratia*).

**Silvio.** – La peste soit de ce garnement ! Si jamais je le retrouve...Bah, plus bête que méchant, et une jolie figure. Aubergiste !

**Tibaldo.** – A votre service, illustrissime !

**Silvio.** – Sais-tu qui est ce blanc-bec qui s'était attablé là, avec la vieille ?

**Tibaldo.** – Ce... oh, alors, il est parti. Je ne le connais pas, monsieur. Mais la dame était madame Pancratia, l'ancienne intendante de la maison Berlinguin.

**Silvio.** – Berlinguin ? Oui, cela me dit quelque chose ? Attends un instant... n'était ce pas ce vieux comte Berlinguin qui a épousé la fille Camerini ?

**Tibaldo.** – Si fait, illustrissime. Que prendrez vous pour votre collation ?

**Silvio.** – Ma foi, du café et du jambon. Et le vieux Berlinguin est mort, n'est ce pas ?

**Tibaldo.** – Oui, il y a trois mois déjà. Mais on ne voit jamais sa jeune veuve par ici. Peut-être a-t-elle pris le voile ?

**Silvio.** – Peut-être. Dieu sait comment nous dérober les femmes, d'une façon ou d'une autre. Tu me donneras aussi des gâteaux. Ceux-là, tiens, ils ont l'air excellent.

**Tibaldo.** – Ceux-là, Illustrissime, ceux de la table à côté ?

**Silvio.** – Eh bien oui, quoi, qu'est ce qu'ils ont ?

**Tibaldo.** – Oh, rien, illustrissime, ils sont légèrement arrosés de marasquin. Ils sont très, très doux.

**Silvio.** – Tant mieux : on a besoin de douceur ce matin, après l'affreux orage de cette nuit. Il est temps que Venise se réchauffe. Allons, apporte-moi le café, et laisse-moi regarder le soleil qui monte. Ah, je me sens une soif de vivre vaste comme le monde ! Et cette ville illustre, j'ai le sentiment de la porter toute entière en mon cœur.

**Tibaldo.** – Si fait, illustrissime, si fait (*il rentre dans le café*).